

Comment en dix jours et sur deux territoires faire le plein d'émotions sans contrôler le quart des péripéties, voici ce que nous avons vécu malgré une organisation bien ficelée, des guides tadjiks efficaces, un chasseur agile à une altitude au-dessus de 3 500 mètres pour la zone de haute montagne où sévissent des bouquetins facétieux et de moyenne montagne où un sanglier digne de celui d'Érymanthe nous a laissés bouche bée.

NOUS QUITTONS L'AÉROPORT DE DOUCHANBÉ, LA CAPITALE du Tadjikistan sans problème, la carabine dans sa mallette et toutes nos affaires dans le Land Cruiser, direction le nord du pays. Il est tout de même 3 heures du matin, la ville est vide. Nous roulons toute la matinée, puis quittons le bitume. Régulièrement des troupeaux de moutons ralentissent notre progression. Nous rejoignons finalement notre camp de base après une heure. Les montagnes sont magnifiques. Une bonne nuit dans un lit avant de partir le lendemain matin répare la fatigue.

Au petit matin, nous sellons nos chevaux et les chargeons du matériel nécessaire à notre périple en montagne. Nous cheminons six heures durant au pas, traversons une rivière alimentée par la fonte des glaces, progressons au pied d'un immense glacier, gravissons à côté de nos chevaux des pentes à fort dénivelé, dépassons 4000 mètres d'altitude. Clairement, le manque d'oxygène se fait ressentir à chaque foulée moins chez nos amis tadjiks qui cornaquent notre aventure.



Le souffle court, nous sommes contraints de faire des pauses régulières pour nous et nos chevaux. En fin de journée, nous atteignons une petite plateforme à flanc de falaise. Un éclaireur est dépêché pour repérer les bouquetins. Pendant ce temps, nous montons les tentes et allumons un feu pour le sacro-saint thé. Une heure plus tard, notre éclaireur s'agitte à l'horizon nous sommant de le rejoindre. L'œil dans la longue-vue, j'aperçois de minuscules points qui se déplacent lentement à flanc de montagne. Ils sont loin, très loin. Mais comme notre éclaireur les a-t-il distingués avec une simple paire de jumelles? Cela me fait penser aux pisteurs africains capables de trouver une empreinte de léopard fraîche de la nuit sur la piste alors que la voiture roule à 50 kilomètres-heure. ➤



texte et photos Constant Boulard

REPORTAGE TADJIKISTAN

Dans l'azur de pierre



1

Retour au camp de base, dîner et nous nous jetons dans nos duvets. Il est 4h30, quand nous sortons de nos tentes, la nuit noire constellée d'étoiles et éclairée d'une belle lune nous permettent d'y voir un peu.

Le message a été clair : interdiction d'allumer nos lampes frontales afin de ne pas alerter les bouquetins. En file indienne, nous nous lançons à l'assaut de la montagne. Pendant une heure et demie, tant bien que mal, nous progressons, parfois en trébuchant faute d'avoir vu une pierre qui dépassait. Bientôt nous nous engageons dans le fond d'une gorge, de part et d'autre les parois abruptes de la montagne nous dominent. Les animaux repérés la veille sont dans le coin, c'est sûr.

Nous trouvons de gros rochers derrière lesquels nous nous dissimulons et mangeons un bout de salami avec de la galette locale. Le jour se lève. Le temps s'arrête pour laisser place à la magie. Les bouquetins sont alors repérés, nous attendons trente minutes qu'ils disparaissent afin de pouvoir les approcher. 3700 mètres d'altitude. Nous avançons dans une herbe magnifique. Où sont ils ? Tout à coup, à la manière d'un Pygmée qui retrouve la trace d'un bongo, Rustam le dernier de la file indienne composée de quatre personnes lâche un léger sifflement. Il s'accroupit et nous indique que des caprins se trouvent sur notre droite. Six bouts de cornes, donc trois mâles, sont à portée. Nous rapprochons jusqu'à les voir. Les caprins paissent paisiblement ; immobiles, nous sommes invisibles. Je mesure au télémètre qui indique 300 mètres. Je prends la carabine Blaser R8 et actionne une douzaine de clics sur la lunette Swarovski. Je la tends à mon chasseur. Il époule, j'ai à peine le temps de lui dire : « Prends ton temps, celui du

1. Les chevaux au Tadjikistan sont plutôt rares. Mais, pour notre organisation, ils sont indispensables.
2. Vie en bivouac, le feu est l'élément indispensable. Il rassemble, nous fédère et favorise le dialogue aussi.

2



milieu, quand tu veux, il est bien de profil. » Le coup part et les trois bouquetins se dispersent. Cependant, j'ai pu voir l'impact sur l'épaule de l'un d'eux. Je demande à tout le monde de patienter cinq minutes puis nous nous lançons dans l'exploration de la zone. À trente mètres de l'*Anschuss*, l'animal est là, gisant au bord d'un précipice... ➤

Objectif atteint, presque trop vite, pourrions-nous penser. Mais nous avons la possibilité d'en tirer un second. Mon chasseur est partant. Pendant que les pisteurs tadjiks découpent l'animal, nous nous lançons dans un autre jumelage. Nous observons rapidement des bouquetins évoluant dans notre objectif à trois kilomètres sur une crête vertigineuse. Nous arrivons à proximité à midi. Ils sont couchés, paisibles. Vers 16 heures, ils devraient prendre notre direction où ils devraient brouter une herbe fraîche. Finalement ils ne daignent se déplacer que vers 18 heures et, avec regret, nous découvrons que les trophées ne sont pas remarquables! Nous rebroussons chemin et parvenons au camp à 21 heures.

À 5 heures le lendemain, nous sommes de nouveau sur les sentiers dans les mêmes conditions que celles de la veille. Après deux heures de marche, et à la faveur des premières lueurs, nous trouvons un troupeau de trente animaux, mâles et femelles. Nous gravissons un glacier de cinquante mètres de haut, nous nous trouvons alors à 350 mètres d'eux. Nous adaptons en quelques clics la lunette à 420 mètres car il s'est déplacé. Comme la veille le coup est parti aussi sec et l'animal est touché, immobilisé car la trajectoire a certainement été affectée par un léger vent. Le bouquetin se couche puis se relève... Il est à craindre que ce soit une balle d'estomac, qui ne laisse aucune trace de sang. Ce qui va compliquer sa recherche.

Nous dévalons le glacier pour ne pas lui laisser trop d'avance. Nous le retrouvons sur une crête à 500 mètres. Nous nous jetons au sol, nouveaux réglages sur la tourelle de la lunette, le coup part, peut être trop vite, manqué, l'animal s'enfuit. Il nous montre son arrière-train, un nouveau tir. Manqué. Il disparaît. Nous ramassons la carabine et courons aussi vite que l'oxygène nous le permet. Nous arrivons dans un spectacle de montagnes aussi beau qu'impossible à décrire. Mais le temps n'est pas à la contemplation. L'animal s'est volatilisé. Nous nous regardons avec mon ami tadjik Rouby, sans dialoguer, barrière de la langue oblige. Nous cherchons l'animal. Sur notre droite, se trouve une seule gorge qui monte à pic, mais praticable pour un caprin comme le bouquetin. Alors je cherche dans cette direction et je l'aperçois!



3



1



2

1. Les montagnes à perte de vue, la nature autour. Seul au milieu de l'Asie centrale. 2. En tout, deux bouquetins sont tirés, le premier arbore un trophée de 112 cm, le second 104. 3. Retour à notre camp de base. Une étrange aventure m'attend au moment de traverser la rivière.

Je me débarrasse de mon sac, y positionne la carabine. Le télémètre annonce 220 mètres, la "porte à côté" après avoir tiré à 500 mètres. Rapides clics et la balle part, aucune réaction du bouquetin. Manqué? Comme je l'avais anticipé, va-t-il disparaître par la gorge à tout jamais?

À grand renfort de gestes, je demande à Rouby de contourner la montagne afin de faire barrage à l'animal et de le rabattre vers nous. Nous patientons. Le bouquetin est censé arriver d'un instant à l'autre. Le temps paraît une éternité. De mes jumelles, je cherche désespérément ce qui semble nous échapper. Quelques minutes plus tard, j'aperçois le bonnet de Rouby... Il avance, puis je vois sa tête. Où est passé l'animal? Rouby nous fait bientôt face et d'un geste victorieux lève les bras au ciel! La joie éclate, nous nous embrassons. Les glaciers répercutent nos cris de soulagement. Le bonheur est intense.

Nous parvenons jusqu'à l'animal et nous admirons son trophée massif. Il est 7 h 30, les deux animaux ont été tirés à vingt-quatre heures précise d'intervalle. Nous prenons des photos, récupérons le trophée et la viande. Nous empaquetons le tout et descendons, sur le chemin retour un cheval a été avancé pour nous soulager de notre



4

charge. Nous devons rejoindre nos tentes puis le camp de base. Nous retrouvons la rivière issue de la fonte du glacier. Les premiers chevaux la traversent malgré le violent courant. Puis vient mon

tour, je monte à cru derrière Rouby sur la croupe de son cheval et tiens de la main gauche les rênes du cheval de mon chasseur. À ce moment, notre cheval trébuche, perd l'équilibre et tombe dans l'eau aux trois quarts. Naturellement étant à cru, je glisse de la croupe et plonge dans la rivière.

L'eau est glaciale, le courant m'emporte, mon sac à dos m'attire vers le fond, mes habits se transforment en armure. Dans une espèce d'instinct de survie, je me jette en avant pour essayer de rejoindre la rive. Les roches instables se dérobent sous mes pieds et le fort courant me balaye littéralement à chaque fois que je me remets debout. À force de chutes et de remises en équilibre, je m'approche du bord. Le courant me secoue comme dans une lessiveuse. Je tombe une dernière fois mais proche du bord. À ce moment-là, je vois la croupe d'un cheval tout près de la rive. Je reconnaissais sa robe blanchâtre. Il est redouté de nos guides tadjiks et réputé faire des ruades à tout va. Je l'ai vu à plusieurs reprises essayer de mordre le premier qui passe à proximité de lui. Or mon corps entier est projeté sur ces sabots arrière. S'il m'administre un coup,

c'en sera fini de moi. Je tends les mains et attrape ses deux sabots. Le cheval ne bouge pas! Je me hisse sur la rive. M'a-t-il vu en détresse ou m'a-t-il totalement ignoré? Toujours est-il qu'il vient de me sauver la vie. Tout mon corps devient un glaçon. Je me déshabille à grande vitesse. Mon chasseur m'aide et me tend des habits secs. Je parviens à surmonter mes tremblements puis nous reprenons la route jusqu'au

4. À cinq heures de route de Douchanbé, nous changeons d'environnement pour parachever notre séjour au Tadjikistan. Fini la haute montagne, place à un univers plus arboré où les sangliers ont fait leur ces bois et bosquets. 5. Un vieux mâle aux défenses de 27 centimètres a plus que comblé nos attentes.

camp de base. Nous y dînons et partons pour la capitale. Je ne suis pas près d'oublier cette séquence.

Le séjour n'est pas achevé pour autant puisqu'il nous reste six jours de chasse. Mon chasseur se sent disposer à continuer l'aventure. Soit! Alors après quelques coups de téléphone, j'organise une chasse aux sangliers sur un tout autre territoire. Une autre expérience, une autre expédition.

Nous quittons Douchanbé et roulons cinq heures. Sur place, nous logeons chez l'habitant, chez notre guide. Si septembre est propice à la chasse du bouquetin, il en est tout autrement de la chasse aux sangliers.

Elle serait meilleure en novembre-décembre. Pourtant dès le premier jour, nous tombons sur un très gros mâle qui fait craquer dans sa gueule des noix fraîchement tombées à terre. Nous lui réglons son cas. À notre plus grande joie, il affiche un poids de 200 kilos sur la balance! Son oreille fendue. Il n'y a aucun doute à ce qu'il fut l'un des dominants de son espèce. Ses défenses mesurent 26,9 et 27,1 centimètres. Mon chasseur ne laisse pas de me féliciter tant son séjour est une réussite, hors du commun.

En toute sincérité, il est difficile, voire impossible, d'imaginer une telle aventure, de vivre pleinement un tel séjour dans un pays si loin de nos standards. Preuve que la chasse est dominée par l'improvisation, elle n'a rien de linéaire, déclenche l'émotion et procure de l'émotion. C'est très certainement ce qui nous anime. ■



5

Pour en savoir plus voir page 162